

ATROPA.
LA VENGEANCE DE LA PAIX
jouée à Avignon, juillet 2008



QUOTES

'Beau texte, voyage sensible, longuement applaudi.'

Le Monde

'Texte éblouissant – une réussite absolue avec une fin inédite.'

Le Soir

'La langue défie les plus grands – une jouissance auditive rarement égalée.'

L'humanité

'Contemporain, fort, beau et passionnant : un très beau texte, un choc sublime.'

La Libre Belgique

'Qui a dit que le néerlandais n'était pas une langue harmonieuse ? Les mots coulent de source et sont bientôt une drogue dont on redemande.'

Libération

LE MONDE

12.07.08

Guy Cassiers clôt avec maestria son "Triptyque du pouvoir"

Par Fabienne Darge Avignon Envoyée spéciale

http://www.lemonde.fr/culture/article/2008/07/12/guy-cassiers-clot-avec-maestria-son-triptyque-du-pouvoir_1072850_3246.html?xtor=RSS-3246

Un visage de femme. Filmé en gros plan, beau comme dans un film de Bergman. Avec lui commence *Atropa*, deuxième spectacle présenté par le metteur en scène flamand Guy Cassiers au Festival d'Avignon. Autant le précédent, *Wolfkers*, a provoqué une légère déception, due principalement à un texte trop anecdotique, autant ce troisième volet du "Triptyque du pouvoir" conçu par Guy Cassiers emporte l'adhésion.

Il a été **longuement applaudi au soir de la première**, le 11 juillet. A l'image du magistral *Mefisto for Ever*, premier volet de la trilogie, qui, présenté en 2007, avait impressionné le Festival.

Dans *Mefisto*, Cassiers et son équipe sondaient, à partir du roman de Klaus Mann et du contexte de l'Allemagne nazie, les relations de l'artiste et du pouvoir. Dans *Wolfkers*, ils plongent dans l'intimité de trois symboles du pouvoir absolu : Hitler, Lénine et Hirohito. Et dans *Atropa*, ils reviennent à la source de toute interrogation sur le pouvoir et la violence : la tragédie grecque. Avec la guerre d'Irak en ligne de mire de la guerre de Troie.

L'ensemble de la trilogie, que l'on n'a pas pu embrasser d'un seul tenant à Avignon, sera visible à la rentrée 2008

au Théâtre de la Ville, à Paris, dans le cadre du Festival d'automne.

"Atropa" dérive du nom d'une des trois Parques, Atropos, "l'inévitable", qui coupe le fil qui mesure la durée de vie de chaque mortel. C'est aussi une plante, Atropa belladonna, ou belladone, qui a la particularité de dilater les pupilles. La légende raconte qu'autrefois les belles Italiennes ("belle donne"), s'instillaient son jus dans les yeux pour donner plus de puissance à leur regard.

On ne saurait imaginer plus jolie métaphore du théâtre de Guy Cassiers, qui travaille sur l'intensité du regard. Sur son ambiguïté, aussi, tant est poreuse chez lui la frontière entre vision réelle et vision mentale.

L'écrivain flamand Tom Lanoye, qui était déjà l'auteur de l'adaptation de Mefisto, a travaillé à partir d'Eschyle et d'Euripide, mais aussi de discours de George Bush et de Donald Rumsfeld, et de textes de l'écrivain napolitain Curzio Malaparte. Il **a écrit (en vers) un beau texte**, qui confronte Agamemnon, chef de l'armée grecque, à six femmes. Celles de sa famille : son épouse Clytemnestre et sa fille Iphigénie, qu'il envoie au sacrifice. Celles du camp ennemi : Hécube, Andromaque et Cassandre, respectivement mère, femme et soeur de son ennemi troyen, Hector. Et celle qui n'est plus ni d'un camp ni de l'autre, cette Hélène qui, pour l'amour du beau Pâris, déclenche la guerre et la dévastation.

MICROS SOPHISTIQUÉS

Avec Atropa, Lanoye et Cassiers donnent un visage aux victimes, ces victimes qui la plupart du temps ne sont qu'une abstraction dans un journal télévisé. La rhétorique de guerre mécanisée, formatée, d'Agamemnon, proche de celle que l'on a pu entendre très récemment (sur le "choc

des civilisations" ou les "forces du mal" par exemple), s'oppose au long lamento des femmes.

Avec son système de micros très sophistiqués, qui permettent aux (excellents) acteurs de ne pas hausser la voix, c'est le chant funèbre des endeuillées que fait entendre Guy Cassiers, plus que le hurlement de douleur de la tragédie. La voix intérieure des femmes, intemporelle, universelle, qui dit la destruction et la souffrance face à la logique du pouvoir.

Cette pavane de mort à la beauté hiératique est portée par la magie formelle que déploie le théâtre de Guy Cassiers, qui comme toujours mêle avec maestria le travail sur le son, l'image, la lumière et le jeu. Nombre de scènes sont d'une splendeur visuelle à couper le souffle, comme celles où le rouge sang envahit peu à peu la scène et l'espace mental du spectateur. Le fond de l'air est rouge, et le chemin des femmes vers leur délivrance, bleu comme la mer.

Domage que l'entracte casse, aux trois quarts de la traversée, le voyage sensible que chacun accomplit dans le spectacle. Voyage qui en sa fin revient au rivage d'où il était parti : le visage d'une femme, Hélène, qui a engendré la mort et la douleur. Que se cache-t-il derrière le beau visage d'amour et de paix de la civilisation occidentale ?

.....

LE SOIR

Le chant désespéré des victimes

Guy Cassiers donne la parole aux victimes sur un texte éblouissant de Tom Lanoye.

Par JEAN-MARIE WYNANTS

<http://www.lesoir.be/culture/scenes/festival-atropa-clot-le-2008-07-16-617132.shtml>

« Atropa », troisième pièce du « Triptyque du pouvoir », clôt formidablement la trilogie ouverte l'an dernier avec « Mefisto for ever ». Sur le plateau dévasté, où ne restent que les corps sans vie des femmes qui ont préféré la mort à l'esclavage, Agamemnon reste seul. Dans cette solitude qu'il a provoquée, il tente de se raccrocher une dernière fois à son idée de communauté garante de la bonne marche du monde. Il balbutie : « Nous..., nous..., nous... » Et ce « nous » n'est plus qu'une gigantesque question, un mot vide de sens qui laisse le dictateur seul face à lui-même et à ses actes.

Ainsi se termine Atropa, dernier volet du « Triptyque du pouvoir » mis en scène par Guy Cassiers. L'an dernier, le premier épisode, Mefisto for ever, avait créé l'événement à Avignon. Cette année, Cassiers est de retour avec Wolfskers (Le Soir du 7 juillet) et Atropa, les derniers épisodes.

Après avoir découvert l'ensemble de la trilogie, on est frappé par son unité et son évolution sur le plan visuel. Dans Mefisto, on vivait sur un plateau de théâtre où Köppler était en représentation. Dans Wolfskers, nous passions en coulisses pour découvrir trois hommes de pouvoir, Lénine, Hiro Hito et Hitler, dans des moments de doute. Dans Atropa, nous sommes au-delà de tout cela. La scène est dépouillée à l'extrême, la vidéo n'apparaît que comme un gigantesque fond de scène mouvant, les

déplacements sont limités au maximum, les personnages sont comme figés dans leur rôle. Et au-delà de l'homme de pouvoir, ce sont ses victimes qui prennent la parole.

On est aussi frappé par la rhétorique d'Agamemnon qui, comme Köppler, Hiro Hito, Hitler ou Lénine s'enfonce dans l'erreur comme s'il était seul dépositaire d'une science divine. Un homme qui ne cesse de vouloir expliquer l'importance de son rôle, la lourdeur de sa charge. Un homme qui parle au nom de son peuple et entraîne celui-ci dans la tragédie. Sans douter du bien-fondé de sa démarche. Agamemnon entraînera ses armées dans la guerre contre Troie après avoir sacrifié sa fille pour obtenir le soutien des dieux. Son épouse Clytemnestre le maudira à jamais. Comme tant de femmes ayant perdu un enfant dans ces conflits stériles engendrés par des hommes aveuglés par le pouvoir.

Eternel et contemporain

Tom Lanoye, déjà responsable de Mefisto, signe le texte de cette pièce dans laquelle il mélange des extraits de grandes tragédies grecques à des discours de Bush, Rumsfeld, Patton... L'ensemble est **d'une force et d'une fluidité exemplaires, éternel et contemporain, d'autant plus impressionnant en néerlandais que l'auteur a écrit en alexandrins.** Dans une ambiance crépusculaire, Lanoye fait entendre la voix des femmes : Iphigénie, Clytemnestre, Hélène, les Troyennes, Hécube, Cassandre et Andromaque.

Le deuil, la douleur, la perte des êtres aimés sont au centre de cet Atropa sous-titré La vengeance de la paix. **Le troisième et dernier acte est une réussite absolue. Lanoye propose une fin inédite qui voit toutes les femmes se donner la mort plutôt que de continuer à accepter un monde d'esclavage et d'horreur. Un**

monde que les trois « héros » de Wolfskers tentaient de justifier par un ultime « Je..., je..., je... » tandis qu'Agamemnon, auquel Clytemnestre refuse la délivrance de la mort, ne peut plus que se raccrocher à un « Nous... » pathétique, totalement vide de sens.

.....

L'HUMANITE

Des Grecs et des Modernes

Dernier volet de la trilogie sur le pouvoir mis en scène par Guy Cassiers, Atropa, la vengeance de la paix est un spectacle de belle facture esthétique.

par Marie-José Sirach, envoyée spéciale.

http://www.humanite.fr/2008-07-15_Cultures_Des-Grecs-et-des-Modernes

Pour Agamemnon, la force, la cruauté, l'armée la plus performante, le pouvoir. Pour elles, la parole, le chant, le silence, la mort, enfin, pour unique délivrance. Iphigénie, Hélène, Andromaque, Cassandre..., passées à la postérité parce que leur sacrifice, consenti, exigé, résonne tel un défi à l'esprit de destruction qui prévaut chez un Agamemnon comme chez tous les va-t-en guerre contemporains. Et toujours les mêmes arguments, immuables, qui reviennent, à quelques milliers d'années d'écart : le combat contre les barbares, la préservation de la civilisation...

Trois actes pour une pièce

Librement adapté d'Euripide, d'Eschyle, de Georges W. Bush et encore de Donald Rumsfeld **par Tom Lanoye, Atropa, la vengeance de la paix est une fresque historique, une vaste réflexion politique, une entreprise théâtrale d'envergure qui part des fondamentaux - la tragédie grecque - pour évoquer le dessein tragique dans lequel notre monde contemporain s'engouffre.** Trois actes pour une pièce d'une remarquable densité. La construction narrative et sa progression convergent jusqu'à ce point culminant et sans retour possible de la mort. Au sacrifice d'Iphigénie du

début répond la mort des Troyennes dans une geste volontaire dont la portée ne cesse encore de hanter l'humanité. Leur mort ne récrit pas l'histoire, elle l'éclaire sous un jour nouveau ; leur mort ne ressuscite pas un paysage jonché de cadavres mais offre à chacun d'eux une sépulture qu'il n'avait pas ; leur mort n'est pas synonyme de résignation mais de résistance.

La force de l'écriture de Tom Lanoye est de rendre compte de ce qui se passe sur le front de guerre, les discours officiels, les harangues aux troupes. Et bien plus. Elle nous mène, par l'alchimie d'une introspection de l'intime, au coeur du dilemme qui saisit ces femmes, héroïnes d'une tragédie qu'elles ne veulent plus subir en silence, en souffrance. **La beauté des échanges et la force des métaphores procurent une jouissance auditive rarement égalée. La langue de Lanoye défie les plus grands, atteint des sommets où rivalisent les égarements des coeurs et des âmes.** La raison devient déraisonnable, monstrueuse, vile. Il n'est qu'à entendre Agamemnon justifiant ses exactions au nom de lois divines dont il serait le seul intermédiaire. Que vaut une vie humaine devant son entreprise civilisatrice ? Les cendres, les ruines et les cadavres dont il ne cesse de s'entourer ne sont que dégâts collatéraux, à commencer par le sacrifice de sa propre fille. Il est en mission, tout comme le président des États-Unis pour justifier son intervention en Irak. Peu importe le chaos, l'anéantissement des populations si son pouvoir est sauf. Lorsque les femmes se refusent à lui, il écume de rage et le sol semble se dérober sous ses pieds. Sa folie est un rempart que rien ne vient fissurer à moins de le briser. Il refuse d'entendre les chants de douleurs de ses mères dont on tue et viole les enfants. Et c'est son architecture mentale, sa raison qui se trouvent désarmée par ces femmes aux bras nus. Pathétique, il l'est, sans jamais provoquer pourtant la moindre compassion à son égard.

froid des bleus, chaleur des rouges

La mise en scène de Guy Cassiers prend à contre-pied ce rouleau-compresseur narratif. Plus l'écriture se fait violente, tragique, plus le metteur en scène travaille un contre-champ audacieux jusqu'à provoquer un sentiment d'apaisement, de délivrance. À la spirale de la violence, aux crépitements des mots pour dire la mort en embuscade, il impose un ralentissement des corps, des baisers qui s'étirent sans sanglot, en silence. Ces femmes offrent leurs gorges à la mort, l'une après l'autre, dans un ralenti improbable après un tel déchaînement. En guise de linceul, un long faisceau orange marquera l'emplacement des corps. Une caméra saisit les visages en gros plan jusqu'à ce que l'image explose son cadre. On assiste en direct au sacrifice d'Astyanax, le fils d'Hector, par le truchement du dessin. Jeté du haut des murailles de Troie par Agamemnon, la chute de son corps semble ne jamais s'arrêter. On passe d'une scène à l'autre par un jeu d'éclairages qui alterne des bleus d'un froid glacial à la chaleur de rouges-orangés incandescents. Les actrices, drapées dans des robes dont la coupe imprime une allure, un port de tête de reine et une liberté de mouvements insaisissable, portent haut cette rhétorique flamboyante. Une esthétique au cordeau qui ne se refuse aucun artifice technologique de mise en scène.

Cassiers, comme Castellucci, est plasticien avant d'être metteur en scène. Son théâtre est entièrement pensé pour la toile. D'où cette image en cinémascope, ce péplum en technicolor, cette tragédie au féminin, une esthétique entièrement au service de son art. Avec la complicité indéfectible de Lanoye.

Le pouvoir ? Il fascine toujours autant les hommes, d'Agamemnon à Bush. Ainsi l'histoire se répète-t-elle, ad

libitum, nous suggère Guy Cassiers. La référence à la tragédie est éclairante pour démonter les mécanismes du pouvoir, mais s'agit-il de se laisser aveugler par la modernité ? le travail du Si dramaturge n'est pas de proposer de solutions, cette profusion sur la toile ne fait-elle pas écran à nos capacités d'êtres pensants accablés devant tant de fatalité...

C'était jusqu'au 14 juillet. La trilogie Mefisto for ever, Wolfskers et Atropa, la vengeance de la paix sera reprise à la rentrée au Festival d'automne à Paris du 30 septembre au 10 octobre.

.....

LIBERATION

15.07.08

«Atropa» ou les règles de Troie

par René Solis
Avignon Envoyée spéciale

<http://www.liberation.fr/culture/338862.FR.php>

L'atropa, qui donne son nom à la pièce, c'est l'atropa belladonna ou belladone, plante vénéneuse prisée des sorcières. La belladone, rappelle la compagnie Toneelhuis d'Anvers dans un petit livre publié en marge du spectacle, était aussi utilisée par les femmes italiennes pour dilater leurs pupilles et «donner plus de puissance à leur regard», d'où le nom de «bella donna».

Une dilatation des pupilles : c'est très exactement l'effet produit par le dernier volet de la trilogie du pouvoir, imaginée par le metteur en scène belge Guy Cassiers.

Apesanteur.

Autant, si ce n'est plus que dans les épisodes précédents, les spectateurs se retrouvent conviés à une séance d'hypnose ; dans des lumières basses légèrement bleutées, les voix des actrices, ralenties et très rythmées, invitent à l'apesanteur. **Qui a dit que le néerlandais n'était pas une langue harmonieuse ? Les mots de l'auteur Tom Lanoye coulent de source et sont bientôt une drogue dont on redemande.**

L'histoire qui se déploie sous nos yeux éveille des souvenirs : le sacrifice d'Iphigénie, la guerre de Troie, le retour d'Agamemnon à Argos, la vengeance de

Clytemnestre. Après avoir évoqué, dans *Mephisto for Ever*, le quotidien d'une troupe de théâtre sous l'occupation nazie, puis mélangé, dans *Wolfskers*, en un audacieux raccourci, les vies intimes de Lénine, de Hitler et de Hiro Hito, Guy Cassiers trouve, dans *Atropa*, un texte pour raconter la guerre du point de vue des femmes.

Hormis Agamemnon (Vic De Wachter), rien que des mères, des épouses, des sœurs ou des filles: Iphigénie et Cassandre (Abke Haring), Clytemnestre (Gilda De Bal), Hélène (Ariane Van Vliet), Hécube (Marlies Heuer), Andromaque (Katelijne Damen). Toutes sont remarquables de tenue dans la douleur ou la colère, pour dire la folie des mâles et l'impasse du pouvoir absolu. Pleureuses qui ne pleurent pas, elles rivalisent d'envoûtement.

Oui, mais si, mauvais esprit rétif au spiritisme, on n'a pas envie de se faire magnétiser, qu'est-ce qu'on fait ? Si, tendant l'oreille, ou plutôt se frottant les yeux, on se met vraiment à lire, grâce aux surtitres, ce qui se dit ? Et que l'on y soupçonne un cortège de clichés bien habillés ? «Pense ce que tu veux, maudis-moi, ignore-moi,/ Crie ma faute sur tous les toits, accable-moi./ Après un certain point ça ne sert plus à rien./ Qu'on soit Troyen ou non, un jour vient le moment/ D'accepter sa défaite.»

Copié-collé. Evidemment, c'est moins compliqué que du Heiner Müller. Impossible d'écraser le doute une fois qu'il s'est insinué. Et si tout ce somptueux flacon ne contenait qu'un ersatz de théâtre, un néoacadémisme au goût du jour ? Avec un Agamemnon qui, au moment de se lancer à l'assaut de Troie, évoque «la mère de toutes les batailles», en un copié-collé de discours de Churchill et de Bush : «Nous voulons seulement défendre nos principes,/ Notre manière de vivre, nos libertés,/ Nos valeurs, nos acquis, les sauver d'un danger/ Que nous devons à tout

jamais éradiquer [...]» Facile ? Imparable. Comme le spectacle.



LA LIBRE BELGIQUE

14.07.08

Le choc sublime d'"Atropa"

guy duplat
envoyé spécial à avignon

<http://www.lalibre.be/culture/scenes/article/433631/le-choc-sublime-d-atropa.html>

Avignon a été subjugué par "Atropa" de Guy Cassiers. Le directeur du Tonneelhuis à Anvers achève ainsi son "triptyque du pouvoir" par une réussite totale. Rarement l'inanité des guerres a été rendue avec une telle fulgurance.

Le public d'Avignon, parfois sévère avec les artistes Flamands - rappelez-vous l'injuste bronca que connut Jan Fabre en 2005- a ovationné, à juste titre, "Atropa" de Guy Cassiers. "Atropa" est le troisième volet d'un triptyque sur le pouvoir commencé l'an dernier avec "Mefisto for ever" et continué avec "Wolfskers" présenté cet été aussi à Avignon mais qui convainc moins. "Wolfskers" parle du pouvoir à travers les histoires croisées de Lénine, Hitler et Hirohito, un sujet original, audacieux dans sa forme, mais qui paraît "flotter".

Tout autre est "Atropa" qui donne la parole, de manière bouleversante et fulgurante, aux victimes des guerres et de tous les pouvoirs. Elles clament leur deuil et cette indicible souffrance qu'on leur refuse souvent au nom des réalités de la politique.

Un très beau texte, en alexandrins, de l'écrivain anversoï Tom Lanoye (traduit en français, et en

alexandrins, par Alain Van Grugten), des acteurs parfaits (rarement a-t-on autant entendu la beauté de la langue néerlandaise) et une somptueuse mise en scène de Guy Cassiers : un brelan parfait pour un spectacle de plus de 3 h, mais qui ne lasse pas un instant. Preuve qu'on peut faire un théâtre de textes, basé sur de grands mythes, mais contemporain, fort, beau et passionnant.

Six femmes, un homme

Tom Lanoye parle de la guerre de Troie. On suit Agamemnon dans son équipée pour venger la Grèce du rapt d'Hélène. Il a choisi des épisodes tragiques, quand des innocents sont sacrifiés à l'intérêt général, au nom de la guerre du "bien contre le mal", pour "les valeurs de notre civilisation contre la barbarie". Il y a le sacrifice d'Iphigénie, la fille d'Agamemnon, tuée par son père pour que les vents soient favorables et la mort d'Astyanax, le fils d'Hector, jeté du haut des tours pour éradiquer à jamais la ville. Il y a aussi la mort des Troyennes ramenées en Grèce comme esclaves et concubines : Hécube, la mère d'Hector, Andromaque, sa femme, et Cassandre, sa soeur. Dans la version de Tom Lanoye, elles choisissent de périr sous l'épée de Clytemnestre, la femme trompée d'Agamemnon.

Tom Lanoye a utilisé les textes d'Eschyle et Euripide, mais aussi la pièce de Sartre et les romans de Malaparte. Il a placé des extraits des discours de Bush et Rumsfeld appelant à la guerre contre l'Irak, au nom du combat contre "l'empire du mal". Jamais les mots Irak ou Bush ne sont prononcés, mais le parallèle est évident. Dès l'entrée d'ailleurs, Hélène juchée au sommet d'une tour de pierres, et habillée d'une longue robe somptueuse, a des allures de statue de la liberté.

La tragédie se déroule, presque chuchotée par les acteurs. Agamemnon est le seul homme, entouré de six femmes, victimes sacrifiées à sa logique politique mortifère. A la fin, il reste seul, entouré de cadavres, à dire piteusement, "nous... nous". Il avait cru combattre pour son idéal de civilisation, il n'aboutit qu'à détruire les valeurs au nom desquelles il menait la guerre. Il croyait être vainqueur, il ne gagne que la déchéance morale pour lui et son peuple. Dans le texte de Tom Lanoye, il n'y a ni bons ni méchants, juste des hommes pleins de contradictions. Ils ne peuvent pas invoquer les dieux pour expliquer le tragique de leurs destins. Seuls les hommes sont responsables de leurs folies.

Tout ça pour une femme partie à Troie. Tout ça pour un danger nucléaire en Irak qui ne fut qu'un mensonge. Rarement, le chant des victimes et le chœur des femmes, en robes longues magnifiques n'a tant raisonné. Le théâtre est ici à sa place, comme "catharsis" des soubresauts du monde.

Et bien sûr, il y a la mise en scène de Cassiers, mêlant comme toujours les images vidéo aux acteurs. Quand un rouge sanglant envahit la scène, ou un bleu d'acier ou un vert sans espoir. A chaque mort, un rayon de lumière griffe l'espace, créant autour d'Agamemnon une cage de remords et d'absurdité.

Dilater les pupilles

Guy Cassiers est un plasticien. Il sculpte ses spectacles. Il manie la lumière, la vidéo et les corps de ses acteurs comme un peintre le ferait.

"Atropa" est l'autre nom de la "belladone", une plante très toxique (utilisée en homéopathie) que les belles Italiennes de jadis (les "bella donna") utilisaient pour dilater leurs

pupilles et rendre leur regard encore plus irrésistible. Guy Cassiers nous donne sa "belladone" et nous ouvre les pupilles. Quand Iphigénie et Cassandre, toutes deux interprétées magistralement par Abke Haring, défient Agamemnon et le mort, on frémit comme rarement.

Le spectacle viendra en Belgique à la rentrée. Au Singel, à Anvers, du 6 au 13 septembre et au Kaaaitheater à Bruxelles, les 24 et 25 octobre. A priori, il sera surtitré comme il le fut à Avignon. Nul besoin de répéter qu'il ne faut pas rater "Atropa".

.....

TELERAMA

La guerre de Troie a toujours lieu : Atropa, de Guy Cassiers et Tom Lanoye

<http://www.telerama.fr/scenes/la-guerre-de-troie-a-toujours-lieu-atropa-par-guy-cassiers-et-tom-lanoye,31440.php>

par Fabienne Pascaud

LE FIL ARTS ET SCÈNES

Dire l'Antique et le Moderne, ré-écrire la tragédie grecque, et faire de la guerre de Troie la répétition générale de la guerre d'Irak, c'est ce que réussissent avec limpidité Guy Cassiers et Tom Lanoye dans la dernière partie de leur trypique : Atropa, la vengeance de la paix.

L'orage et la pluie ont cessé sur Avignon. La foule est là, comme pour tous les week-end du 14 juillet. Les spectacles du off battent leur plein ; ceux du in, eux aussi, affichent complet. Pour la dernière représentation de l'inventif, et alerte, et spirituel spectacle réalisé avec les moines du temple de Shaolin, Sutra, les amateurs de Sidi Larbi Cherkaoui se pressaient devant le lycée Saint-Joseph. Devant l'Opéra-Théâtre (ex-Théâtre Municipal) de la place de l'Horloge, ils étaient nombreux et enthousiastes, à peine entrés, pour la dernière partie du trypique de Guy Cassiers autour du pouvoir : Atropa.

L'ambiance avignonnaise, malgré les inquiétudes qui secouent le spectacle vivant et son budget à venir, semble étrangement sereine. Normal : les spectacles qu'ont programmés Vincent Baudrier et Hortense Archambault sont pour la plupart d'une étonnante qualité, s'équilibrent avec originalité et intelligence, nourrissent, remplissent. A

mi-parcours festivalier, on en sort la tête et le cœur contents...

Atropa, donc. Suite et fin de la réflexion théâtrale sur fond noir et lumière incandescente, écrans vidéos et voix amplifiées - entre chuchotements et râles - de deux Flamands intellos et fous: Guy Cassiers à la mise en scène, Tom Lanoye au texte.

Après s'être interrogés en images tout ensemble hiératiques et sulfureuses, cradingues et glacées, sur les compromissions de l'artistique avec le politique (Mephisto), la décrépitude des tyrans (Wolfskers), voilà que les deux complices ré-écrivent ni plus ni moins la tragédie grecque, ré-adaptent à l'aujourd'hui Eschyle et Euripide, ré-inventent simplement les suites et conséquences de la guerre de Troie.

Il fallait oser voir en Agamemnon un obsédé du choc des cultures et de la guerre des civilisations façon Georges Bush, et faire de la guerre de Troie la répétition générale de la guerre d'Irak. Pareilles actualisations - comme les pratique si volontiers l'américain Petar Sellars - auraient pu virer à la caricature bêtasse. Sauf que... sauf que Guy Cassiers et Tom Lanoye par la simplicité, l'épure de leurs moyens (radicalisation de la mise en scène et de la langue) cherchent plus à faire comprendre une généalogie de l'Histoire qu'à épater le bourgeois. Et la fin qu'ils donnent au tryptique - Clytemnestre y renonce à tuer son époux infidèle et patricide par dégoût du politique et de la loi du sang - est une parabole saisissante du rejet progressif de la société et de ses hiérarques, que nous risquons de vivre.

Ainsi le tryptique, bouleversant, s'achève-t-il sur la solitude et le vide. En trois spectacles, rien qu'avec les moyens poussés à bout du théâtre, le duo flamand est

parvenu à dire l'Antique et le Moderne : le monde. Mais que les amateurs se consolent : ceux qui auront raté la trilogie à Avignon, la retrouveront au Théâtre de la Ville, en octobre, cet automne.



LE DAUPHINE LIBERE

14.07.08

Atropa : de l'art statuaire au mortifère

<http://www.ledauphine.com/-atropa-aujourd-hui-de-l-art-statuaire-au-mortifere-@/index.jspz?chaine=27&article=36685>

Par Bruno ALBERRO

Avec "Atropa", Guy Cassiers boucle son triptyque sur le pouvoir. Dans ce dernier volet, donné jusqu'à ce soir à 17 heures à l'Opéra-théâtre d'Avignon, le metteur en scène belge pose son regard sur les femmes dans la guerre. Des femmes victimes. Pour appuyer son argument, il reprend les textes antiques d'Euripide et d'Eschyle. Il les mâtime de discours de nos politiques contemporains que sont les Américains Bush ou Rumsfeld ou le journaliste fasciste italien Malaparte. On voit que le réalisateur souhaite rapprocher les époques et montrer les souffrances communes. Mais les mots ne suffisent pas. L'homme de théâtre ajoute quelques effets comme la vidéo qui balance des couleurs. Mais cela arrive-t-il à transformer quelques dialogues monocordes en théâtre, des mots bleuis par des lampes incandescentes ou rougis au laser pour indiquer la mort de telle ou telle héroïne de la guerre de Troie ? Où est le théâtre, si en plus les acteurs ont recours à la sonorisation pour déclamer dans une salle possédant une acoustique de qualité, qui permet toutes les nuances ? À se demander comment, les acteurs qui les ont précédés ont pu faire dans le passé sans micro ni ampli ?

Reste que le spectacle aurait pu être porté par un jeu digne de ce nom pour qu'on en arrive à oublier le surtitrage en français des diatribes en hollandais. Mais là

encore que nenni. La direction d'acteurs est proche de les transformer en statues. Ils récitent plantés, une succession de monologues soporifiques, sans éclat, sans vie et sans âme. Une succession de tableaux qu'on peut passer dans des ordres aléatoires. A revenir à l'épure et à la simplicité, Guy Cassiers a raté son dernier pari et ne réussit pas à convaincre que le nouveau théâtre c'est ça. Innover, c'est apporter autre chose. Dans "Atropa", on cherche ces nouveautés en baillant. "Atropa" signifie plante toxique en grec. Là, elle est devenue mortelle.

.....

TV5

Avignon:

Le théâtre sophistiqué de Cassiers, antidote au poison du pouvoir

http://www.tv5.org/TV5Site/cinema/afp_article.php?rub=cinema&idArticle=080715005551.9g6fu3wb.xml

Le Flamand Guy Cassiers a achevé lundi une série de huit représentations au 62e Festival d'Avignon, où ce maître d'un théâtre sophistiqué mêlant la parole amplifiée, les effets sonores, la vidéo et la lumière a fini de présenter un vénéneux "Triptyque du pouvoir <http://www.standaard.be/>".

Longtemps inconnu hors des terres néerlandophones, ce metteur en scène né en 1960, directeur du Toneelhuis à Anvers depuis 2006, a été révélé à Avignon il y a deux ans avec "Rouge décanté", récit d'un interné dans un camp japonais en Indonésie.

Paris devrait prochainement succomber à ce talent très personnel, visuel et littéraire à la fois, grâce à la représentation durant trois semaines (19 septembre-10 octobre) de son "Triptyque du pouvoir" au Théâtre de la Ville, dans le cadre du Festival d'automne.

Avignon a accueilli dès 2007 le premier volet de cette trilogie, "Mefisto for ever", libre adaptation par le Belge Tom Lanoye du roman de Klaus Mann sur un acteur jouant avec le diable sous le régime nazi.

Le triptyque s'est refermé cette année à l'Opéra-théâtre avec deux pièces dont les titres sont les noms, en néerlandais ("Wolfskers") et en grec ("Atropa"), d'une plante toxique, la belladone. Une manière de dire que le

pouvoir empoisonne ceux qui l'exercent comme ceux qui les entourent.

"Wolfskers" met en scène trois autocrates du XXe siècle, Lénine, Hitler et Hirohito, comme l'avait fait Sokourov dans ses films "Taurus", "Moloch" et "Le Soleil".

Les héros sont fatigués: Lénine est montré en 1924 quand, malade, il tente en vain d'écarter Staline; Hitler reçoit des invités en 1943, au moment où le vent tourne, comme vient le lui annoncer Speer; Hirohito attend le général américain MacArthur dans son palais d'empereur vaincu, en 1945.

Ces trois personnages sont en scène simultanément, chacun dans une partie du plateau illustrée par des images animées confuses, qui semblent faire écho à leur univers mental.

Leurs visages se superposent, leurs voix deviennent moins identifiables, une paire de lunettes voyage d'un nez (Hirohito) à l'autre (Hitler), les mêmes acteurs incarnent indifféremment l'entourage de l'un ou de l'autre. Guy Cassiers brouille habilement les pistes, pas tant pour dire que ces trois-là se valent face aux jugements de l'histoire que pour comprendre comment s'est opéré chez eux le passage de l'humain vers le monstrueux.

Certains trouveront le texte du Flamand Jeroen Olyslaegers anecdotique. On ne peut pas dire cela d'"Atropa, la vengeance du pouvoir", spectacle pétri du souffle des grands textes tragiques.

Guy Cassiers et Tom Lanoye revisitent la guerre de Troie selon Euripide et Eschyle en prêtant à Agamemnon des propos clairement sortis de la bouche de... George W.

Bush et Donald Rumsfeld, sans que leur pièce ne donne l'impression de tomber dans une faille spatio-temporelle.

Au nom de la défense de "valeurs" et d'un "choc des civilisations", d'une voix tranquille, presque murmurée mais bien modulée par le travail sonore de Guy Cassiers, le belliqueux commandant en chef des Grecs justifie tous les crimes contre les Troyennes, leurs époux, leurs frères et leurs fils.

Le metteur en scène anversois pousse le théâtre dans ses développements technologiques les plus pointus sans jamais étouffer le texte. Il peut même se payer le luxe d'une scénographie épurée, qui suggère plus qu'elle ne souligne, à l'image de ces rayons laser rouge symbolisant la mort.

.....

LA CROIX.com

'Atropa', c'est un vrai coup de marteau'

par Didier Méreuze

Journaliste au service culture de "La Croix", envoyé spécial au Festival d'Avignon, Didier Méreuze nous parle de "Atropa. La vengeance de la paix", pièce qui l'a marqué longtemps après la représentation

<http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2343763&rubId=5548>

LE POINT

62e festival d'Avignon - Sous le signe de Dante

Et si Avignon était redevenu le lieu d'un risque, d'une ambition et d'un rêve partagés ? Moments forts.

Par Frédéric Ferney

<http://www.lepoint.fr/actualites-culture/sous-le-signe-de-dante/249/0/261059>

Avec, cette année, deux « artistes associés » que tout oppose, la comédienne Valérie Dréville, célébrant Claudel, et le metteur en scène italien Romeo Castellucci s'attaquant à Dante (que les Français n'ont pas lu), on pouvait craindre le pire. Il n'en est rien. Malgré un « Partage de midi » décevant-des refus proclamés ne font pas un vrai projet-et une « Divine comédie » transformée en équation visuelle et sonore, nous avons néanmoins

assisté au meilleur Festival d'Avignon depuis longtemps. Mission accomplie pour les directeurs, Vincent Baudriller et Hortense Archambault, qui entament leur deuxième mandat avec assurance et qui ont enfin réussi à concilier plusieurs exigences contradictoires : l'art et la politique, l'expérimental et le populaire, l'audace et le succès.

Saluons, cette année encore, la belle santé du théâtre flamand : Guy Cassiers et le Toneelhuis d'Anvers avec « Wolfskers » et « Atropa » (Opéra-théâtre), Ivo Van Hove et le Toneelgroep d'Amsterdam avec les trois tragédies romaines de Shakespeare (gymnase Gérard-Philippe) ou le sulfureux Jan Fabre interrogent les formes actuelles de la violence à travers l'Histoire. Théâtre politique encore avec un « Hamlet » tonitruant de Thomas Ostermeier dans la cour d'Honneur, une allégorie obsessionnelle de l'Argentin Ricardo Bartis (« La pesca », au gymnase Paul-Giera), avec Stanislas Nordey (qui à travers la pièce de Falk Richter, « Das System », nous parle de la guerre en Irak) ou encore la création du collectif Superamas, « Empire (Art & Politics) ».

On n'a jamais vu autant d'enfants sur la scène. Chez l'ogre Castellucci, bien sûr, mais aussi chez les Suisses Lola Arias et Stefan Kaegi, les nouveaux chouchous du festival (« Airport Kids », gymnase du lycée Mistral). Des femmes aussi. Partout. On n'oubliera pas l'interprétation étincelante de Dominique Reymond dans le spectacle de Daniel Jeanneteau et Marie-Christine Soma (« Feux », au gymnase Aubanel), ni « La mouette » de Tchekhov, mise en scène par Claire Lasne-Darcueil (cloître des Carmes), ni le blues poignant d'Ivana Jozic sur un tas de charbon (« Another Sleepy Dusty Delta Day », de Jan Fabre), ni, surtout, la « Sonia » muette de Tatiana Tolstaia dans le spectacle d'Alvis Hermanis du Nouveau Théâtre de Riga.

Equilibre entre création et récréation.

Ce qui frappe, cette année, c'est l'actualité, la pertinence, la provocation sereine, lyrique ou ironique, de certains spectacles qui s'interrogent : comment apprivoiser nos peurs, nos mélancolies, nos dégoûts sur la scène ? Dans cette catégorie : « La mélancolie des dragons » de Philippe Quesne (cloître des Célestins), le spectacle de Philippe Katerine et Mathilde Monnier, « 2008 vallée » et les vacillements de lueurs contemporaines de Joël Pommerat (« Je tremble [1 et 2] », à l'Opéra-théâtre).

On a trouvé un équilibre entre la création, forcément intime, risquée, et la récréation, entre Goldorak et Hamlet, le laboratoire musical de Heiner Goebbels et le cirque réinventé par Johann Le Guillerm, les entrechats d'Olivier Dubois et les acrobaties des moines du temple Shaolin sans oublier un petit bijou, « Ordet », de Kaj Munk, qui, après Carl Dreyer, a inspiré Arthur Nauzyciel. Si l'ambition est d'accueillir des expériences nouvelles, d'offrir un espace aux auteurs contemporains et de revisiter les classiques, tout en suscitant des compagnonnages, des fidélités, avec les artistes, alors c'est gagné !

L'an dernier, on s'interrogeait : et si la modernité était de l'ordre du remake, du pastiche, de la parodie ? Cette année, on se congratule : et si Avignon était redevenu le lieu d'un rêve et d'une ambition partagés ?

.....

Atropa (****)

par Maud Denarié

<http://www.evene.fr/culture/agenda/atropa-23926.php?critiques>

Troie vaincue, Troie déchirée. La guerre a bien eu lieu, laissant à jamais derrière elle un éternel goût de mort. Tour à tour au centre d'une tragédie ou personnage secondaire, les acteurs témoignent : Agamemnon, Clytemnestre, Hélène, Cassandre, Andromaque... Piliers fondateurs de la mythologie troyenne, ils investissent l'espace, et convoquent la mémoire d'outre-tombe pour la livrer, brute, sur scène. Mettant en lumière une problématique intemporelle - la question du pouvoir -, **Tom Lanoye mêle habilement les racines d'un passé ancestral à la modernité de la langue d'aujourd'hui.** La guerre de Troie n'est finalement qu'un prétexte, qu'un canevas pour dénoncer une autre réalité et illustrer un conflit présent dans les esprits et qui perdure : la guerre en Irak. 'Atropa, la vengeance de la paix' puise en effet sa source autant dans les écrits d'Euripide que dans les discours de George Bush, insufflant avec brio un vent de contestation politique actuelle dans un passé lointain. Et le mélange des genres s'opère très subtilement : derrière la posture dictatoriale d'Agamemnon, résonne la "sacrosainte" parole du président américain. Dans cette libre appropriation des mythes, point de répliques disparates mais une véritable unité artistique où le son fait sens. Le résultat est brillant : un style littéraire très fluide où le mètre classique s'allie à un langage très contemporain et où la transposition dans le présent réactualise l'éternelle confrontation entre tyran et victimes. A travers un parti pris théâtral très épuré, les longs monologues expriment la rage ou le désespoir : la colère

est retenue, les larmes refoulées au fond de la gorge, alors que les mots sont crus. **Loin des a priori, le néerlandais, réputé pour être une langue dure, devient musique. Les mots s'écoulent avec harmonie, comme des galets heurtant les rochers, au rythme des vagues. Un engagement artistique et politique très réussi.**

.....